

L'AIGUILLEUR

MONOLOGUE DRAMATIQUE

Dit par M. WORS de la Comédie Française Professeur au
Conservatoire.

SIXIÈME ÉDITION.

PRIX 1 FRANC

Alphonse SCHELER (1859-1913)

1895

Texte établi par Paul FIEVRE mars 2024.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Mars 2024.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

L'AIGUILLEUR

MONOLOGUE DRAMATIQUE

Dit par M. WORS de la Comédie Française Professeur au
Conservatoire.

SIXIÈME ÉDITION.

PRIX 1 FRANC

ALPHONSE SCHELER

PARIS, PAUL OLLENDORF, ÉDITEUR, 28 bis rue de
Richelieu

Imprimé par J. COUCHOUD et Cie à Lausanne.

1895 Tous droits réservés.

À EUGÈNE MANUEL

Au Chantre des « OUVRIERS» A L'AUTEUR DES POÈMES
POPULAIRES

Ce récit est humblement dédié.

A. S.

PERSONNAGE.

LE RÉCITANT.

L'AIGUILLEUR

C'était à Wissembourg le plus joyeux luron
Qu'on connût, et chacun l'aimait, le forgeron
Walter, du plus petit jusqu'à Monsieur le Maire.
Travailleur, sobre et bon. il avait pour sa mère,
5 Dont fort jeune il était resté le seul soutien,
Un de ces dévouements qui, dans chaque entretien,
Par tous était cité. Debout avant l'aurore,
À l'atelier la nuit le retrouvait encore
Limant, chantant, riant et forgeant du soleil,
10 À l'heure où le bourgeois déjà songe au sommeil.
Si quelque compagnon l'appelait au passage,
Disant : ? « c'est se tuer, Walter, tu n'es pas sage;
« Viens donc vider un verre au cabaret voisin. »
- « Merci, répondait-il, le beau jus du raisin
15 « Profite doublement quand il coule en famille;
Regarde, la maman m'attend sous la charmille
Où fume le souper, qui serait incomplet
Si je n'étais pas là pour chanter mon couplet. »
Comme pour éviter toute oiseuse réplique,
20 Le marteau reprenait son refrain métallique
Et l'on n'insistait pas, car chacun savait bien
Que quand Walter avait dit non, c'était non. Rien
Ne le délassait mieux d'ailleurs, que la veillée
Passée avec sa mère heureuse, émerveillée
25 Toujours de son fils, rien... sinon les doux instants
Consacrés, chaque fois qu'il en trouvait le temps,
A Relia, brave enfant, fille aussi d'une veuve.
Tous deux en même temps avaient connu l'épreuve
De voir mourir leur père, et l'amour bien souvent,
30 Pollen vers le pistil entraîné par le vent,
Naît d'un chagrin commun; attraction divine
Où, dans un même sort, l'un l'autre on se devine.
Or, dans tout le pays, pour nos deux amoureux,
Il n'était qu'un souhait : « Puissent-ils être heureux. »

II.

35 La guerre vint. Walter parut tout à coup sombre.
L'horizon, lumineux hier, se voile d'ombre.
Sans doute il était fils unique et, comme tel,
Dispensé d'exposer son front au coup mortel ;
Mais c'était une mère aussi pour lui, la France;
40 Plus malheureuse, il lui donna la préférence.
Le lendemain, l'adieu se lit au petit jour,
Et Walter s'en alla fort de son triple amour.
Ah ! Comme en un instant a changé la demeure
Du brave forgeron. Hier à la même heure

Cette partie jusqu'à la prochaine note
est supprimée au débit par M. Worms ;
voir à la fin du poème, la variante à
intercaler.

45 L'acier tintait gaîment sous les coups du marteau ;
Aujourd'hui plus d'enfants assemblés en troupeau,
Plus d'étincelles d'or jaillissant de l'enclume,
Plus de soufflet qui geint, de charbon qui s'allume,
De reflets rougissant les visages bistrés.
50 Tout est clos. Et là-bas. comme des sinistrés
Échappés par miracle à quelqu'affreux naufrage,
Deux femmes, sans parler pour garder le courage,
Reviennent gravement, les yeux au sol baissés.
Pas de plainte; à quoi bon) Doux êtres délaissés,
55 Ils savent que Walter se doit à la patrie
Et, résignée au sort, tout bas chacune prie.

III

Le jour baisse. Écoutez. Depuis l'aube on se bat.
Les deux camps ennemis, poursuivant leur sabbat,
Mêlent leurs cris aigus aux signaux des trompettes.
60 Comme le vent du Nord soufflant dans les tempêtes.
Les balles font entendre un strident sifflement ;
Le fracas des obus et le sourd grondement
Des canons, vomissant leurs terribles mitrailles,
Font frémir par instants la terre en ses entrailles.
65 Une fumée épaisse obscurcit le couchant,
Et, moissonneurs de mort acharnés à leur champ,
Les Français, à tout prix voulant la place nette,
À corps perdu s'en vont, fous, à la baïonnette.
Spectacle horrible, hélas! où nul n'a de souci
70 Que de tuer toujours, de tuer sans merci.
Walter est là-dedans; lui, si bon, lui, si tendre,
Il est là, l'oeil hagard, frappant sans même entendre
Les plaintes des blessés, le râle des mourants
Qui tombent sous ses coups. Il frappe, et dans les rangs
75 Si quelque camarade hésite, il l'encourage :
« En avant! En avant! » hurle-t-il, grand de rage.
On le suit. L'ennemi, de stupeur atterré,
Reculé. Il est vaillant, mais il est resserré
Dans une gorge étroite, et la nuit devient noire...
80 Soudain résonne un cri formidable : ? Victoire!...
Gomme un globe de feu la lune en ce moment
Se lève à l'horizon et l'on voit nettement
À travers prés, fossés, champs labourés et vignes,
Abandonnant fusils, canons, tambours, insignes,
85 Les Prussiens éperdus se sauver en troupeau,
Tandis que, tout sanglant. Walter tient leur drapeau.
.....
Hélas! le lendemain, dans l'ambulance étroite,
Un docteur amputait trois doigts de la main droite
90 Au noble forgeron. Alors on l'entendit
Exhaler une plainte; un instant il perdit
Courage et lui, si lier naguère sous les armes,
Comme un enfant laissa couler de grosses larmes.
- « Mes doigts, mes pauvres doigts », disait-il sanglotant,
95 « Et toi, marteau fidèle, outil que j'aimais tant,
« Tu ne sonneras plus ta rude mélodie,
« Il faudra pour ma mère, hélas ! que je mendie,
« Ah ! cet obus aurait bien dû m'atteindre au coeur !... »
Et le sommeil put seul consoler ce vainqueur.

IV

100 Trois ans sont écoulés. Dans l'affreuse tourmente,
 Vaisseau mal équipé sur la mer écumante,
 La France a bien souffert. Son sol on l'amoindrit,
 Ses coffres sont vidés; mais son plus pur esprit
 Lui reste par bonheur au fond de sa besace,
 105 Avec l'amour fécond des nobles fils d'Alsace,
 Seul baume alors qui pût apaiser sa douleur
 Et donner quelque espoir après un tel malheur.
 Ceux que ne retient pas le facile bien-être
 Ont préféré la France au lieu qui les vit naître...
 110 Vous pouvez conquérir, empereurs; vous pouvez
 Agrandir vos états, faire sur les pavés
 Couler le sang de vos guerriers, livrer aux flammes
 Les cathédrales ; mais vous n'aurez plus les âmes,
 Non, non, ces temps sont loin de nous. Tous sont partis.
 115 Ils s'en sont tous allés, les riches, les petits,
 Résignes, appauvris, tous grands du sacrifice
 Fait simplement et sans calcul, sans artifice.
 Ah ! qui dira le coeur qu'il fallait pour partir,
 Pour laisser ce clocher qui devait retentir
 120 Au baptême prochain, au prochain mariage?
 Qui dira les soupirs en faisant le triage
 Des mille riens aimés dont on fut entouré
 Toujours, doux souvenirs de quelqu'être adoré?
 Les donner ? Non jamais, encore moins les vendre?
 125 Plus d'un a préféré les voir réduire en cendre;
 Qui dira les sanglots dont chacun fut témoin,
 Et combien sont restés qui voudraient être loin ?...
 Walter l'un des premiers, le couteau sur la gorge,
 Pour un morceau de pain a dû céder sa forge ;
 130 Sa pauvre mère est morte et la douce Relia
 A voulu ce mari qu'un obus mutila.
 Tous deux péniblement, mais gardant l'espérance,
 Ont suivi le chemin qui conduit vers la France.
 Arrivés là, que faire ? Il leur reste bien peu;
 135 L'argent, dans ce Paris, c'est de la paille au feu !...
 Si sobre que l'on soit, il faut pourtant qu'on vive;
 On dépense bien plus dans la vie inactive.
 Walter a postulé dans les chemins de fer:
 Il attend. Les bureaux ! mais c'est comme l'enfer
 140 Dont on sort rarement, dit-on, quand par la porte
 On est entré; sa lettre est là-dedans. Qu'importe
 Un ouvrier? mon Dieu! tous les jours par milliers
 Il s'en présente au point d'user les escaliers ;
 La paperasse, hélas ! Dans les cartons fourmille,
 145 Et Relia doit bientôt augmenter la famille,
 Moment pour tous critique et pour eux plus encor,
 Car Walter est au bout de son petit trésor.
 Le jour il sort a l'air de cacher à sa femme
 Son souci. - Mendier !... Non ! ce serait infâme!
 150 Puis il est pris parfois d'un si grand désespoir
 Qu'il évite les ponts lorsqu'il rentre le soir;
 Mais alors aux reflets de quelque humble vitrine
 S'éclaire le ruban qu'il porte à la poitrine,
 Et bientôt, oublieux de ses propres malheurs,
 155 Pour la patrie en deuil il trouve encore des pleurs.
 Tel, après l'ouragan, lorsque le ciel rougeoit,
 Le pilote inquiet, renaissant à la joie,

| Fin de la suppression.

Annonce aux passagers qu'on aperçoit le port,
 Tel, par un soir d'hiver, dans son premier transport,
 160 Walter, comme un rayon à travers la lézarde,
 Entra tout radieux dans la triste mansarde
 En criant à Relia qu'il était aiguilleur!
 - « Ils allaient donc enfin avoir un sort meilleur.
 « Quinze cents francs par an. l'aubaine est opportune,
 165 « Mais quoi ?... Pas un seul mot quand je tiens la fortune,
 « Que veut dire?... » - « Elle dort, silence», interrompt
 Une brave voisine. « Ah ! qu'elle ait ce répit,
 « Car elle a bien souffert; vous avez une lille,
 « Embrassez, doucement... est-elle assez gentille? »
 170 Et, se voyant renaître enfin dans son enfant,
 Doublement ce soir-là Walter fut triomphant.

V.

Avril déjà trois fois est revenu, fidèle,
 Ramenant avec lui les cris de l'hirondelle,
 Les bourgeons verdoyants, les horizons dorés,
 175 Le ramage des nids et les (leurs dans les prés.
 Ainsi qu'une épousée au moment de l'attente,
 La nature a repris sa toilette éclatante.
 Tout rayonne et sourit; herbe, ruisseau, buissons,
 Aux baisers de la brise ont d'amoureux frissons.
 180 Le soleil fécondant couvre de ses caresses
 Plaines, côteaux, forêts. Prodiges de tendresses,
 En haut des peupliers, les corbeaux, bec à bec,
 Croassent d'avenir dans leur lit de bois sec.
 Sur un banc vermoulu devant l'humble guérite,
 185 Réduit étroit et sombre où l'aiguilleur s'abrite,
 Une femme, un enfant sont assis. Le repas
 Ce jour-là Marguerite est lourde après dîner,
 Son regard indécis et doux fait deviner
 Un besoin de sommeil. ? « Ne dors pas, ma chérie »,
 190 Dit Relia, chatouillant l'enfant pour qu'elle rie
 Ut se réveille, ? «allons! nous retournons chez nous».
 Mais Walter l'a déjà prise sur ses genoux
 Et cherche à l'endormir. ? Oh ! laisse-la moi, femme,
 « J'éprouve en ce moment un tel bonheur dans l'âme
 195 « Que la voir s'en aller me rendrait tout chagrin. »
 - « Grand enfant », songe donc que le train
 « Va passer avant peu, tu dois être à ton poste. »
 Mais l'homme se levant et, pour toute riposte
 Souriant à sa femme, emporte lestement
 200 L'enfant dans la guérite et là, d'un vêtement
 Sur deux chaises posé, lui fait une couchette,
 Et, tandis que Relia se dérobe en cachette,
 Walter, plus qu'une mère, ému, silencieux,
 Regarde par degrés se clore les beaux yeux
 205 Du chérubin laissé seul à sa vigilance.

 Le bruit de la cornette a troublé ce silence.
 L'enfant n'a pas bougé, pour sûr il doit dormir.
 On entend vaguement soupirer et gémir
 210 Comme un taureau blessé : c'est la locomotive
 Qui s'approche, entraînant dans sa course hâtive
 Choses, bêtes et gens, comme en un tourbillon
 Formidable et sans fin, monstre qu'un aiguillon

215 Semble avoir mis en rage et que plus rien n'arrête.
 Walter court au devoir ; déjà l'aiguille est prête,
 L'express descend la pente et sa vitesse croît
 À chaque instant du double. or, juste en cet endroit,
 L'aigu sifflet fend l'air, il annonce la ville.
 Et dans le fond des bois, l'écho siffle servile.
 220 Répercutant aussi le confus roulement
 Qui devient plus bruyant de moment en moment.
 D'une main l'aiguilleur nerveux tient la lentille,
 Soudain, tournant le tête, il voit là-bas sa fille.
 Horrible vision ! - Elle accourt en riant;
 225 Calme entre les deux rails, où, faucheur effrayant,
 La convoi va passer ? - « Non, non, c'est impossible...
 Ce n'est pas mon enfant, puisqu'il dort là paisible...
 Je suis halluciné ... mais non... Bébé va-t-en !...
 Mon Dieu, que devenir ?... » - Le monstre haletant
 230 S'avance. - « Marguerite ! Ô ma fille chérie...
 Sauvez la donc, mon Dieu ?... » Mais c'est en vain qu'elle crie :
 Sa fille en trotinant, va tranquille à la mort.-
 L'aiguilleur, torturé par un affreux remord,
 Sent une brume rouge obscurcir sa cervelle...
 235 Lorsque à ses yeux soudain un moyen se révèle :
 - « S'il aiguillait à gauche !... À gauche ?... Oh ! Malheureux !...
 Faillir à son devoir !... Non... Ce serait affreux...
 N'a-t-il pas dans sa main le sort de mille vies ?
 Par sa faute peut-être elles seraient ravie !
 240 Jamais ! » Et, détournant les yeux, résolument
 Sur sa fille, qui glisse et tombe en ce moment,
 Il lance le convoi. L'express passe rapide.
 Et l'aiguilleur s'affaisse, évanoui, stupide.
 Mais tandis que le train file à toute vapeur,
 245 L'enfant s'est relevée, ayant à peine eu peur.
 Elle court à l'endroit où gît son pauvre père,
 L'appelle en l'embrassant. ? Bientôt le charme opère ;
 Et, baisant ce trésor qu'un miracle a sauvé,
 Walter dit sanglotant : ? « Mon Dieu ! J'ai donc rêvé ! »

FIN

PARIS, PAUL OLLENDORF, ÉDITEUR, 28 bis rue de Richelieu

Imprimé par J. COUCHOUD et Cie à Lausanne.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].